

**« Prends patience envers moi, et je te rembourserai tout »
Méditation du 24^e dimanche ordinaire A (Clay Mamvemba)**

1. La crise de la covid-19 a permis à certains membres de la famille de se retrouver, de se recontacter et d'apprécier le bonheur de la fraternité. Après maintes hésitations, certains ont finalement téléphoné à un frère, à une sœur ou à un-e ami-e pour renouer la relation et oublier les brouilles fâcheuses. Des conversations qui étaient timides à la reprise se sont réchauffées au fil du temps. Or, beaucoup de ceux ou celles qui se sont décidé-e-s de réparer le lien brisé après un certain nombre d'années, réalisent très tôt le risque qu'il y a à retomber dans la fâcherie. La vie de la famille est comme une rose dont la beauté cache des discrètes et sournoises épines qui peuvent faire mal et blesser. La fraternité appelle constamment la patience et le pardon. Pourtant, nombreux sont ceux et celles qui n'ont pas pu raviver les liens refroidis. La peur n'a pas tiré profit du « temps de grâce ». La rancœur a réactivé la colère. Le souvenir a fait à nouveau saigner le cœur. Cependant, rien n'est si facile. Souvent même quand on a pardonné, on reste prudent et quelque peu méfiant. On se dit : pardonner ne signifie pas oublier. On se demande combien de fois on doit pardonner. Les apôtres de Jésus qui apprenaient à vivre en famille, s'étaient rendu compte de ces difficultés de la fraternité. Souvenons-nous de l'épisode où ils se disputaient pour déterminer sur celui qui était le plus grand de tous. Ainsi Pierre, au nom de tous, pose-t-il ici la question : combien de fois dois-je pardonner à mon frère ? Dans sa réponse, Jésus lui précise qu'il ne doit pas pardonner jusqu'à sept fois, mais 70 fois sept fois. 7 est le chiffre de la perfection. Il faut le multiplier par 10 (la totalité) et ensuite par 7. C'est pour dire qu'il convient de pardonner sans compter, pardonner de tout son cœur.

2. Cette réponse de Jésus est explicitée dans la parabole du débiteur impitoyable qui est aussi une parabole du royaume des cieux. Dressons un parallélisme pour la comprendre. Tout d'abord, il y a l'asymétrie dans la relation. Par rapport au roi, ce débiteur est l'un des serviteurs, sans aucune autre qualité. On l'appelle simplement : quelqu'un, un homme. Tandis que celui qu'il rencontre en sortant de chez le roi, est un compagnon, un ami, un frère. En effet, on est censé pardonner naturellement à un frère, à un ami, plutôt qu'à un inconnu. C'est en famille que les linges sales se lavent. Dans la prière de notre Père, nous demandons (littéralement) : « remets-nous nos dettes comme nous-mêmes les avons remises à nos débiteurs » (Mt 6, 12). En effet, le pardon de Dieu demeure premier, inconditionnel et infini. Dieu ne s'ajuste pas à notre façon de pardonner. Bien au contraire, « auprès de Dieu, il y a miséricorde et pardon » (Dn 9, 9). Avant même que nous parlions, il sait de quoi nous avons besoin (Mt, 6, 8). Il nous attend à bras ouverts et nous pardonne, nous restaure (Lc 15). Celui qui croit, reçoit déjà le pardon de ses péchés (Ac 10, 43). De même, « la charité couvre une multitude de péchés » (I Pi 4, 8). Pour montrer le caractère premier et pédagogique du pardon de Dieu dans le « comme » du Pater, Paul explicite : « Pardonnez comme Dieu vous a pardonné dans le Christ » (Ep 4, 32).

3. Ensuite, nous pouvons épingler clairement le rapport disproportionnel des dettes. Ce débiteur devrait à son roi une dette de dix mille talents soit soixante millions de pièces d'argent. Une

somme faramineuse. C'est la dette de toute une vie. Vendre ce débiteur, toute sa famille et ses biens n'aurait pas apurer sa dette. On se demande bien comment a-t-il fait pour emprunter pareille somme. Il s'agit là de la valeur de chacune de nos vies. Notre vie n'a pas de prix puisque son coût est incalculable. Tandis qu'à ce débiteur, son compagnon devrait juste cent pièces d'argent. Le contraste est impressionnant entre cent et soixante millions. Récupérer cette dette même mille fois n'aurait pas suffi à solder la dette auprès du roi. L'une des difficultés à pardonner provient de la valeur que nous attachons à certains biens : l'argent, nos avoirs, la vie, la famille, l'honneur, la réputation. Quand on est en Dieu, tous ces biens reçoivent une autre valeur. Ils sont utiles pour construire un monde juste, fraternel. Aussi dit Paul : « nous vivons pour le Seigneur (...), nous appartenons au Seigneur » (Rm 14). Quand nous pensons à notre sort final, au déclin et à la mort, on peut trouver la force de tuer la rancune et la colère, consolider le courage de pardonner (Sir 27-28).

4. Enfin, il est question du déséquilibre entre les gestes et paroles de ce débiteur qui se met à genoux devant son maître et le supplie : « Prends patience envers moi, et je te rembourserai tout ». Le maître ne l'agresse pas. Il respecte son intégrité physique et se laisse attendrir par cette supplication. Mais, au sortir du domaine royal, ce débiteur étrangle son ami qui l'implore : « Prends patience envers moi, et je te rembourserai ». Ce débiteur veut tout régler dans la violence et l'intimidation. Il a l'élan du tortionnaire. Cependant il y a plus. Entre les deux supplications, émerge une différence quasi négligeable. Le pronom indéfini « tout » qui est utilisé par le débiteur montre le caractère irréalisable de la promesse assortie à sa supplication. En réalité, cet endetté est incapable de tout rembourser et donc d'honorer sa promesse. On est tenté de dire que cela indique une fausseté dans sa démarche et une tromperie dans son cœur. Il n'a pas demandé pardon du fond de son cœur, aussi est-il incapable d'accueillir ce pardon. Il sortait sûrement de la maison de son maître joyeux de l'avoir « driblé » une énième fois. Ceci peut expliquer le scandale que cause le traitement qu'il inflige à son compagnon.

5. Pour pardonner, il faut recevoir le pardon de Dieu et en connaître le prix. Celui qui n'a jamais accueilli le pardon, ne réalisera que péniblement le bonheur qu'il y a à pardonner. Il ne sera pas véritablement libre : le pardon est une force qui libère l'autre mais aussi soi-même. Pardonner, c'est aussi pardonner à soi-même, reconnaître sa fragilité dans le tort qui est fait. Ceci est un pas de géant dans le travail de la guérison de la mémoire. La vie nous laisse souvent des blessures presque incurables. Il arrive que nos larmes coulent encore pour des torts qui nous ont été faits voilà plusieurs décennies. Certes, on n'oublie rien, car la mémoire nous aide à être prudent et à éviter de nous tomber dans la même fosse, de trébucher contre la même pierre. Mais, quand nous pardonnons, la douleur passe et les événements reçoivent une autre portée.

6. Seigneur, que ton amour fasse grandir mon amour, que ton pardon éveille mon pardon. Que la Vierge de Miséricorde, intercède pour nous afin que nous ayons le courage de pardonner du fond de notre cœur.